

EGED BARBIER 1915

LA VIE PARISIENNE.



LES FEMMES NE FONT LA GUERRE QU'AVEC LES ARMES DE L'AMOUR.

LA VIE PARISIENNE

Paraît tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Gutenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;

Trois Mois : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 franc

Trois Mois : 10 francs

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

**GOUTTES
DES COLONIES
DE CHANDRON**

CONTRE

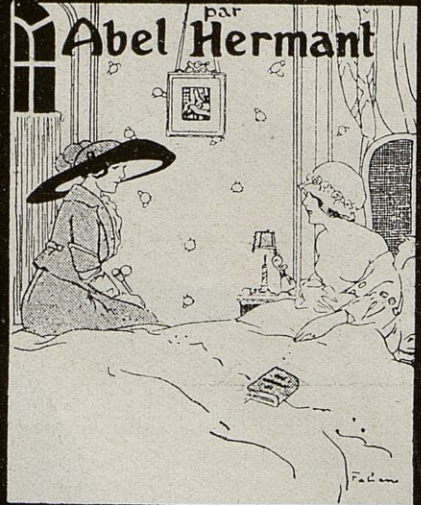
**MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérine**

**PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN**

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

**LE
SECOND TOURNANT**

par
Abel Hermant



EDITIONS DE LA VIE PARISIENNE
29 rue Tronchet
PARIS

Pour recevoir ce livre franco par la poste, envoyer 3 fr. 50 à M. le Directeur de La Vie Parisienne, 29, rue Tronchet, Paris.

OMNIA-PATHÉ A côté des Variétés

5, Boulevard Montmartre, 5

LE PLUS BEAU CINÉMA DE PARIS

La Projection la plus parfaite

FAUTEUIL, 1 fr. ; RÉSERVE, 2 fr. ; LOGES, 3 fr. (esc. spécial)

Ouvert sans interruption de 2 h. à 11 h.

BIJOUX Plus haut Cours **ACHAT**

COMMISSION

COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris

MAISONS CHOISIES

2 fr. la ligne (50 lettres, chiffres ou espaces).

RECHERCHES ET RENSEIGNEMENTS

POLICE PARISIENNE, 124, r. Rivoli, IMBERT Dir. Ex-insp. attaché au Cabinet du Préfet de Police. Recherches det. natures. Rens. confid. Enquêtes sur t. sujets. Mariage (avant). Divorce. Constats. Successions. Vois. Surveillance, etc. Missions. Paris, France, Étranger. Discr. absolue.

POLICE PRIVÉE, 37, boul. Malesherbes, Paris. 20^e année, recherches, enquêtes, surveillances, mariages, santé, antécédents, moralité, prodiges, etc., etc. DIVORCES. E. VILLIOD, Directeur, reçoit de 9 heures à midi et de 2 heures à 6 heures. Téléphone Central 85-81.

DIVERS

M^{me} VIC juge, conseille d'après écriture. Reçoit 2 à 8 h. et par corresp. 6, rue Boucher (face Samaritaine).

GABRIELLE, 5, avenue Mac-Mahon, spirite, guidera avenir, évitera décep. de la vie par ses conseils. 2 à 7 h.

OCCASIONS

BIJOUX · PERLES · DIAMANTS

sont achetés aussi cher qu'avant la guerre chez **PARÉDES**, 11, rue Caumartin. 1^{er} ÉTAGE

BIBLIO, r. Vivienne, 12, achète livres et gravures. Envoie franco sur demande son dernier Catalogue.

La
Photographie
d'Art

Reutlinger

21, Boulevard Montmartre, Paris.

accorde 50 % sur son tarif pendant la guerre.

ÉTÉ 1915 MAGASIN de CHOCOLATS et BONBONS PRÉVOST



CHOCOLAT à la TASSE PRÉVOST et CAFÉS

39, Boulevard Bonne-Nouvelle
Allées de Tourny, 4, à BORDEAUX

Pour le Voyage, FRUITS CONFITS de première marque

MARTINI

Vermouth de Turin

LE MEILLEUR

Le COURRIER de la PRESSE
21, Boulevard Montmartre, 21 — PARIS (2^e)

SOUS BOIS PARFUM GODET

ESTAMPES

Genre XVIII^e siècle
et GUERRE 1914

Catalogue spécial illustré
d'Estampes galantes en couleurs
de : RAPHAEL KIRCHNER, FABIANO,
MANEL FELIU, LEONNEC, WEGENER,
NAM, LEO FONTAN, etc. Franco, 0 fr. 50.
Catalogue spécial illustré d'estampes
sur la Guerre 1914-1915. Fco 0 fr. 50.
LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, PARIS

" LES PÉCHÉS CAPITAUX "
Pochette de 7 cartes postales en couleurs, d'un
art exquis, par RAPHAEL KIRCHNER.
Franco par poste : 1 fr. 50.

" L'HEURE DU PÉCHÉ "
Roman parisien, d'Antonin RESCHAL.
Enorme succès. 27^e mille. Franco : 3 fr. 50.

ÉDITIONS DE "LA VIE PARISIENNE"

Derniers ouvrages parus, in-18, illustrés, à 3 fr. 50

LE BÉGUIN DES MUSES
par Charles Derennes

LE PREMIER PAS
par Abel Hermant

DANS UN FAUTEUIL
par Pierre Veber

LES CAPRICES DE NOUCHE
par Charles Derennes

NOS AMIES ET LEURS AMIS
par R. Coolus

LES VRILLES DE LA VIGNE
par Colette Willy

**LA FOIRE AUX CHEFS-
D'OEUVRE**, par Jacques Dréa

LE PLAISIR TENDRE
par Marcel Lafaye

Pour recevoir franco par la poste chacun de ces livres, envoyez en timbres ou en mandat-poste 3 fr. 50 à M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE, 29, RUE TRONCHET, PARIS

ON DIT... ON DIT...



Le dernier cri.

Les brumes automnales annoncent l'approche de l'hiver et l'on se préoccupe, sagement, de prémunir nos soldats contre l'humidité et le froid.

Déjà bien des jolis doigts ont repris le tricotage. Crochets et aiguilles vont leur train à l'heure du thé et même à l'heure de la promenade : dimanche dernier, au Bois, tout un groupe de femmes élégantes tricotait dans le sentier de la Vertu.

Nous avons interviewé l'une de ces infatigables tricoteuses, M^{lle} Paulette P.gn..r, la charmante commère d'une des dernières revues d'un petit théâtre de la rue Caumartin.

— Oui, nous dit-elle, nous avons recommencé à confectionner des chandails et des passe-montagne. On nous a un peu blaguées, l'an dernier, mais qu'importe ! Cette année, nous ferons mieux et, dès maintenant, chaque jour nous travaillons, en prenant le thé, à la fabrication de gilets en papier. Cela se passe chez moi...

— Le thé-gilet, alors ?

— Si vous voulez... Et pour discipliner le zèle des travailleuses nous avons inauguré un système d'amendes : amendes pour absence injustifiée, amende pour retard, amende pour bavardage...

— Votre cagnotte doit être riche ?

— Impertinent !... Tout de même notre tirelire commence, en effet, à se remplir.

Le bon élève.

Le capitaine S... est commandant du service automobile de V... : il s'acquitte de sa tâche avec le zèle le plus éclairé et la conscience la plus scrupuleuse ; il ne tient compte d'aucune recommandation, d'aucun titre.

Il y a quelques semaines, il présidait le jury d'examen chargé de décerner les brevets de chauffeur militaire. Un des premiers candidats qui se présente décline son nom, son âge, sa profession sans que le capitaine prête attention à ces détails, qui regardent surtout ses secrétaires. Puis l'examen technique commence. Le candidat « sèche » complètement. Ce que voyant le capitaine S... se tourne vers lui :

— Eh bien, mon garçon, dit-il, qu'est-ce que vous êtes venu faire ici ? Vous êtes absolument nul !

— Mon capitaine, répondit modestement le candidat, je reconnais, en effet, que je ne sais rien. Mais, si vous voulez bien m'accorder quinze jours, je vais travailler sérieusement.

Et pendant quinze jours on vit, du matin au soir, Henry B.t.ille (car c'était lui...) revêtu d'une « salopette », s'accroupir sous les camions et, patiemment, démonter et remonter, une à une, toutes les pièces de sa voiture, tant et si bien qu'il a aujourd'hui son brevet de chauffeur sur « poids lourd ! »

Nécrologie.

Il y a quelques semaines, un vieux bonhomme de quatre-vingt-neuf ans s'éteignait doucement dans son petit appartement de Belleville. En des temps moins tragiques cette disparition nous aurait certainement valu quelques chroniques bien parisiennes, car le père Christophe — c'est le nom du bonhomme en question — était tout simplement le doyen des chefs de claque de nos théâtres.

Il avait beaucoup connu Labiche, Lambert, Thiboust et surtout Sardou, qu'il considérait comme le maître incontesté du théâtre français et qu'il plaçait bien au-dessus de tous les auteurs contemporains, lesquels, dans son langage énergique et pittoresque, il traitait de « poires molles ».

Le père Christophe aimait à conter les anecdotes dont sa vie fourmillait et, pour un verre généreusement offert, il vous documentait sur les débuts des grandes vedettes du boulevard et les déboires éprouvés au début de leur carrière par nos plus immortels académiciens. Ce vieux chef de claque était un philosophe : il a quitté la vie avec le seul regret de n'être pas là pour applaudir le retour de nos armées victorieuses.

Histoire de cochons.

Un hôpital temporaire du Centre, que dirige un médecin des plus distingués, qui est aussi un des premiers dentistes de Paris, est spécialement affecté aux blessés de la face. Et, chaque jour, on y voit arriver de pauvres soldats qui n'ont plus figure humaine. Mais le Dr X... a vite fait de leur rendre un visage. Rien ne l'arrête. Il ne connaît aucune difficulté. Il refait des mentons, des joues, des lèvres, des mâchoires. Il faut bien croire aux miracles quand on voit les résultats qu'il a obtenus.

Toutefois, il a dû surmonter un gros obstacle. La plupart des blessés qui lui arrivent ont toutes les dents brisées — et cela n'est que peu de chose. Mais voilà où l'affaire se complique : le ministère de la Guerre n'ouvre pas de crédits dans les hôpitaux pour la pose de fausses dents aux blessés.

Or, pour les grands blessés de la face, il est important et souvent indispensable de leur faire immédiatement une mâchoire, avec un dentier. La bouche, sinon, se déformerait à tout jamais, et aucun traitement efficace ne serait possible.

Alors, comment faire ?...

Le Dr X... n'a pas voulu laisser pâtir ses pauvres malades. Il a trouvé un truc.

Il s'est aperçu qu'il y avait beaucoup de déchets chaque jour, à son hôpital : restants de rata, croûtes de pain, eaux grasses... Alors, il a eu l'idée d'utiliser ces restes. Il achète des cochons maigres. Il les engraisse. Et il les vend.

Chaque porc lui procure ainsi certain bénéfice... Et avec ce bénéfice... il paie des dents à ses soldats...

Nous dirons à M. Justin God.r.t, quand il le voudra, où se passe cette histoire de cochons. M. Justin God.r.t trouvera peut-être alors le moyen d'offrir quelques dents aux braves poilus blessés...

Un paiement original.

Le charbon sera rare, cet hiver : l'antracite et le coke sont devenus des denrées précieuses.

Avant la guerre, le célèbre peintre Antonio de la G.nd.ra avait exécuté le portrait de la fille d'un de nos grands marchands de charbon. Le paiement fut laborieux.

On a fini tout de même par s'arranger : moyennant six wagons de charbon, livrés à son domicile, le portraitiste mondain a déclaré qu'il se considérerait comme payé.

Courrier mondain.

Sous ce même titre, dans notre numéro du 28 août, nous avons informé nos lecteurs des « déplacements et villégiatures » de quelques personnalités parisiennes et nous indiquions que « M. Paul P.ir.t, le grand couturier devant l'Eternel, a quitté Lisieux pour venir à Paris... »

M. Paul Poirer nous a fait parvenir la réponse suivante, que nous ne sommes pas obligé de publier, mais qui est trop drôle pour que nous en privions nos lecteurs :

Oui, Monsieur, je suis à Paris ; mais si « ma modestie ne désire pas qu'on en parle trop » mon amour-propre ne redoute pas qu'on le sache, car pour obscur que soit ici mon rôle, c'est néanmoins mon devoir militaire que j'y accomplis. A ce sujet je n'entends recevoir de leçon de personne et surtout pas celle d'un journal qui voit la guerre avec des bas noirs (sic) et qui trouve moyen de taquiner des Français, tandis qu'il y a, à Paris même, tant d'Allemands qui vivent en paix.

PAUL POIRET.

« La guerre avec des bas noirs ! » M. Poirer tient, sans doute, à nous prouver qu'il n'est plus bien au courant de la mode. Quant aux « Allemands qui vivent en paix » à Paris, nous serons extrêmement obligé au modeste M. Poirer, qui est si bien informé, de nous indiquer ceux qu'il connaît : il peut être sûr que nous ne les épargnerons pas !



LES ESTAMPES ARTISTIQUES DE "LA VIE PARISIENNE"

L'IMMENSE succès de la collection des **ESTAMPES ARTISTIQUES** DE "LA VIE PARISIENNE" nous a encouragés à l'enrichir d'œuvres nouvelles dont

QUATRE VIENNENT D'ÊTRE MISES EN VENTE

et ont été accueillies aussitôt par les amateurs de jolies gravures, avec plus de faveur encore que les précédentes.

A l'heure actuelle, nos *Estampes artistiques* sont au nombre de vingt.

Les seize premières ont été réunies dans un très élégant portefeuille et forment une série intitulée :

DE LA BRUNE A LA BLONDE

qui est vendue, dans nos bureaux, au prix de **12 francs**, et est expédiée franco, par poste recommandée, à toute personne qui nous en adresse la demande accompagnée de la somme (en mandat-poste ou chèque) de **13 francs** pour la France ou **13 fr. 50** pour l'Etranger. (Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement.)



LE CHAPEAU NEUF

Reproduction très réduite d'une de nos estampes en couleurs.



LE COQUET PRÉTEXTE

LE COQUET PRÉTEXTE

Reproduction très réduite d'une de nos estampes en couleurs.

Chaque estampe de la série **DE LA BRUNE A LA BLONDE** peut être vendue séparément au prix de **UN franc** (franco par la poste, **1 fr. 25** pour la France et **1 fr. 50** pour l'Etranger).

Les quatre estampes nouvelles sont vendues séparément au même prix (1 franc dans nos bureaux, 1 fr. 25 franco par la poste pour la France et 1 fr. 50 pour l'Etranger). En voici les titres :

Le chapeau neuf; — Le petit accroc;

Le songe d'une nuit de Carnaval; — Le coquet prétexte.

Toutes nos estampes artistiques sont imprimées en couleurs sur papier de grand format (30 cent. de largeur sur 40 cent. de hauteur). La grâce de leur sujet, leur mérite artistique et leur perfection typographique les rendent dignes d'être encadrées pour décorer une chambre, un boudoir ou un fumoir.

Adresser toutes les demandes, les mandats-poste ou les chèques à M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE,

..... **29, rue Tronchet, Paris.**

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

NOUVEAU SERVICE DE WAGON-LITS entre Paris-Quai d'Orsay et Cerbère-Port-Bou, via Toulouse.

Du 12 septembre au 15 octobre 1915, les Compagnies d'Orléans, du Midi et des Wagons-Lits organisent entre Paris-Quai d'Orsay et Cerbère-Port-Bou, via Toulouse-Narbonne, un nouveau service de wagon-lits comprenant des places de salons-lits, de lits et de couchettes, qui fonctionnera de la manière suivante :

Aller : Du 12 septembre au 13 octobre inclus, Paris-Quai d'Orsay, dép. : 19 h. 50; arr. : Toulouse, 7 h. 31; Narbonne, 12 h. 32; Perpignan, 14 h. 10;

Port-Bou, 15 h. 30. (De ce dernier point correspondance pour Barcelone, arr. : 19 h. 30.)

Retour : Du 14 septembre au 15 octobre inclus, Port-Bou, dép. : 11 h. 55; Perpignan, 13 h. 30; Narbonne, 14 h. 40; Toulouse, 20 h. 20; arr. : Paris-Quai d'Orsay, 7 h. 49.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

Service Paris-Trouville-Deauville-Cabourg

Pendant la saison d'été, les communications entre Paris-Saint-Lazare, Trouville-Deauville et Dives-Cabourg seront assurées, notamment par les trains ci-après :

Au départ de Paris : 1° Train express partant

à 8 h. 2 et arrivant à Trouville-Deauville à 11 h. 33 et à Dives-Cabourg à 12 h. 34.

2° Train express partant à 18 h. 53 et arrivant à Trouville-Deauville à 23 h.; les samedis et veilles de fêtes, ce train sera prolongé jusqu'à Dives-Cabourg où il arrivera à 23 h. 59.

Dans l'autre sens : 1° Train express partant de Dives-Cabourg à 14 h. 30, passant à Trouville-Deauville à 15 h. 33 et arrivant à Paris-Saint-Lazare à 19 h. 30.

2° Train express partant de Trouville-Deauville à 6 h. 25 et arrivant à Paris-Saint-Lazare à 10 h. 53.

3° Les lundis et lendemains de fêtes seulement, train express partant de Dives-Cabourg à 6 h. 22, passant à Trouville-Deauville à 7 h. 23 et arrivant à Paris-Saint-Lazare à 11 h. 14.



LA MARRAINE DU POILU

*Lettre de Jean Piédoux à M^{lle} Marinette,
employée dactylographe à la Compagnie L'Universelle.*

X..., 15 mars 1915.

Mademoiselle Marinette,

C'est bien honnête à vous de m'avoir choisi pour votre filleul de poilu et j'en suis touché plein le cœur. Votre lettre m'a donné bien de la joie. Faut vous dire que dans ces sacrées tranchées, on est quasiment plus séparé d'un chacun que dans un désert. Surtout moi que je n'ai plus ni père ni mère, et que ma petite sœur s'en est sauvée de la maison, voilà trois ans aux foin, pour courir dans des endroits si tellement

mauvais que je n'ose pas vous dire, rapport à votre gentillesse de demoiselle.

J'aurai toujours bien de l'honneur à lire un mot d'écrit de vous, si ce n'est pas vous importuner, et pour les cigarettes et le chocolat que j'ai bien reçus tout pareillement, je vous assure que ça m'a fait un plaisir sincère, vu que le gouvernement, qui nous envoie bien le singe et la boule de son, ne se foule pas les méninges, comme on dit chez nous, pour ce qui est de la chose raffinée.

Je vous salue bien honnêtement, mademoiselle Marinette, avec toutes mes civilités cordiales.

PIÉDOUX JEAN,

Cavalier au 52^e cuirassiers, secteur postal 24.

Lettre de Pierre de Toulvent à M^{lle} Marinette.

X..., 15 mars 1915.

Mademoiselle,

Je vous envoie ci-joint la lettre par laquelle mon brave Piédoux vous adresse ses remerciements. Sauf

quelques fautes d'orthographe que j'ai corrigées — sur son désir d'ailleurs — j'ai laissé à son style le parfum de sa belle ignorance. Il ne faut pas en sourire, car si Piédoux massacre la syntaxe, il massacre encore mieux les Boches.

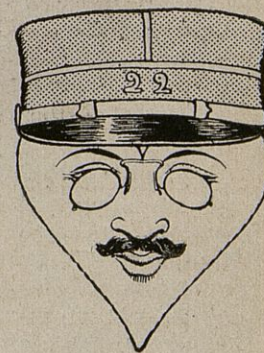
Savez-vous, mademoiselle, que j'envie Piédoux non point pour les Boches qu'il massacre, mais pour la jolie lettre qu'il a reçue de vous? C'est tout à fait gentil d'avoir songé à adopter un filleul pour lui envoyer, de temps à autre, une petite lettre toute parfumée de choses charmantes qui fondent sur le cœur comme un bonbon de jour de l'an sur les lèvres!

Mais nous, les officiers, personne ne songe à nous. Et cependant, moi aussi je risque la mort... et je n'ai pas trente ans. Voulez-vous me permettre de vous suggérer une idée... une idée qui me rendrait bien heureux?... Voilà, vous continuerez à envoyer à Piédoux les cigarettes et le chocolat et puis vous m'adresserez la lettre, à moi. Je vous mettrai ainsi, peu à peu, au courant de ma vie, et, vous aussi, vous me raconterez la vôtre.

Et puis, si j'échappe à la mort qui, parfois, rôde autour de moi avec un sifflement d'abeilles, plus tard, dans des semaines ou dans des mois, après la victoire, j'irai vous remercier du joli rêve que vous m'aurez fait vivre.

Ma requête, sans doute, est bien audacieuse; mais je devine votre cœur trop sensible pour n'être pas indulgent; et je m'enhardis encore, mademoiselle, à déposer sur vos jolis doigts le plus galant et le plus respectueux des baisers.

PIERRE DE TOULVENT,
Sous-lieutenant au 52^e cuirassiers



Lettre de M^{lle} Marinette à M. Pierre de Toulvent

Paris, 29 mars 1915.

Monsieur,

Savez-vous que ce pauvre Piédoux a failli perdre sa jeune marraine — car si vous n'avez pas trente ans, moi je n'ai pas vingt ans — et tout cela à cause de vous. Mais oui, monsieur, à cause de vous. En lisant votre lettre, je me suis dit: « Ma fille, si tu réponds à ce bel officier de cuirassiers tu ne sais pas où cela te conduira. Un cuirassier, ça galope!... On commence par écrire des choses auxquelles on ne croit pas trop, et puis on finit par croire des choses que l'on n'écrit pas. Tu n'es qu'une pauvre petite dactylo qui, le soir, rentre bien sagement dans sa famille. Non ma fille, crois-moi, le plus sage c'est d'oublier Piédoux » — et Piédoux c'était vous!

Oui, monsieur, voilà ce que je me suis dit pendant... mettons vingt-quatre heures, si vous voulez. Et puis... mais à quoi bon vous dire ces choses, vous seriez trop fier? Qu'il vous suffise, monsieur, de recevoir cette lettre qui vous dira que vous n'êtes plus pour moi un étranger et que je fais tous mes vœux pour qu'il ne vous arrive rien de malheureux.

Croyez, monsieur, à mes meilleurs sentiments.

MARINETTE.

Lettre de M. Pierre de Toulvent à M^{lle} Marinette.

X..., 22 mai 1915.

Ma chère et lointaine amie,

Vous ne sauriez croire combien vos lettres me rendent heureux! Plus je les lis et plus j'ai l'ardent désir de vous voir. Vous devez être, telle que je me plais à vous imaginer, une petite femme délicieuse. Grâce à la photographie que vous avez eu la gentillesse de m'envoyer et que je porte toujours sur mon cœur, ainsi qu'un talisman, je sais que vous êtes charmante.

Mais vos yeux, pleins de rêve et de douceur, y sont immobiles, et j'ai hâte de les sentir vivre et s'illuminer sous la caresse de mon regard.

Je m'arrête, hélas! car on sonne au ralliement. Puissé-je vous écrire bientôt...

Je vous envoie, d'ici là, mes pensées les plus émuees.

PIERRE DE TOULVENT.

Lettre de M^{me} de Toulvent à son mari.

Paris, 15 juin 1915.

Mon cher Pierre,

Je ne comprends vraiment rien à la lettre que je viens de recevoir... ou plutôt, j'ai peur de trop comprendre. Il est certain que cette missive, laquelle fleure singulièrement le poulet amoureux, ne m'était pas destinée.

Mon cœur refuse encore de croire tout ce que ma pauvre tête imagine. Je veux lutter contre des soupçons que tu me prouveras injustes. Et je ne cesse de me répéter qu'il est impossible que tu me trompes...

Mais alors, quelle est donc cette Marinette avec laquelle tu corresponnds dans un style aussi poétique qu'enflammé? Voilà des épistoles auxquelles tu ne m'as guère accoutumée jusqu'à ce jour!

De quel droit cette petite dactylo t'envoie-t-elle des cigares et des friandises et que vient faire le nommé Piédoux dans cette histoire? Que signifie cette photographie-talisman que tu portes sur ton cœur?... Tout cela, mon pauvre Pierre, me paraît bien louche et j'ai hâte d'avoir tes explications. Etant donné que tu risques ta vie à toute heure, je ne voudrais pas te faire une scène de jalousie qui, dans les circonstances actuelles, serait particulièrement cruelle.

Mais je ne suis pas d'humeur non plus à me laisser berner par un mari qui batifole avec une petite gourgandine, tandis que moi, sa femme, je me morfonds dans la solitude, en attendant son retour. Je t'en prie, mon cher Pierre, explique-moi cette lettre.

Je t'embrasse, quand même, de tout mon cœur fidèle.

MARGUERITE DE TOULVENT.

Lettre de M. Pierre de Toulvent à sa femme.

X..., 23 juin 1915.

Ma chère petite femme,

Je m'explique ton émoi en lisant la lettre que tu as reçue; mais rassure-toi, il n'y a rien de grave, comme tu vas le voir. Il s'agit d'un simple malentendu que tu n'auras pas de peine à comprendre.

J'ai dans mon peloton un nommé Piédoux auquel une petite dactylo du nom de Marinette — que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam — veut bien s'intéresser.

Elle l'a adopté comme filleul et, de temps à autre, elle lui envoie de menues friandises. Le malheur est que mon pauvre Piédoux sait à peine lire et pas du tout écrire. Alors, tu comprends, c'est moi qui lui fais ses lettres.

Naturellement, un petit roman, fort innocent, d'ailleurs, s'est ébauché entre cette demoiselle et lui. J'aurais mauvaise grâce à jouer au censeur. Piédoux, qui est fort épris de sa belle dactylo, comme il l'appelle, veut se couvrir de gloire pour gagner son cœur. Il se bat comme un lion.

Par quelle inattention ai-je mis au bas de cette lettre mon nom au lieu de celui de Piédoux?... C'est ce que je me demande, sans d'ailleurs me l'expliquer. La vérité c'est que nous vivons dans des alertes perpétuelles. Lorsque nous commençons une lettre, nous ne savons jamais quand nous la finirons. Au beau milieu d'une phrase, on entend siffler les balles ou éclater une marmite. Alors, tu comprends, une étourderie est fort excusable.

J'espère que te voilà tout à fait tranquillisée à mon sujet et que ce quiproquo épistolaire ne laissera dans ton esprit aucune mauvaise pensée.

Ton mari qui t'aime très tendrement et t'embrasse de même.

PIERRE DE TOULVENT.

Carte pneumatique de M^{me} de Toulvent à M. Jacques de Kermarec, sergent à la 22^e section de C. O. A. à l'École militaire.

Paris, 5 juillet 1915.

Cher ami,

En réfléchissant à notre conversation de samedi, j'ai compris que j'avais été un peu rosse avec vous en plaisantant les embusqués. Au fond, je n'y ai mis aucune méchanceté, à peine une pointe de malice. Et puis, enfin, comme vous me l'avez expliqué vous n'êtes pas un embusqué.

Si feu l'abbé Bergeret, que vous avez connu et qui fut mon premier confesseur, avait assisté à notre discussion, il n'eût point manqué de nous dire de sa voix blanche et caressante: « Ne vous passionnez pas, mes enfants, il est dans les desseins de la Providence, et ce pour la plus grande harmonie de l'Univers, qu'il y ait des embusqués. »

Si vous êtes libre cet après-midi, venez donc me demander une tasse de thé entre cinq et sept.

Je vous tends les mains, amicalement.

MARGUERITE DE TOULVENT.

Pour copies conformes:

ARMAND CHARPENTIER.

LA SAGESSE DES PASSIONS

Pour être amoureux, il faut avoir du temps, de l'argent et de la force, et dépenser le tout.

Soyez patient: c'est surtout auprès des femmes que l'on arrive à l'ancienneté.

Mieux vaut mourir incompris que de passer sa vie à s'expliquer.





— Est-ce que vous ne regrettez pas, chère madame, de ne pouvoir admirer ce magnifique paysage que d'un œil?



QUATRE IMAGES OÙ LA POUDRE PARLE. — LA POUDRE D'ESCAPETTE

Au temps de la guerre en dentelles :
LA POUDRE A LA MARÉCHALE

HISTOIRES

L'auteur consigne ici ses observations sur certains aspects, en apparence frivoles, de la grande guerre des peuples, afin que les petites choses soient rapportées de même que les grandes, car aucun détail n'est méprisable et la larme de l'amante doit être recueillie, comme la dernière parole du soldat.

On me blâmera peut-être de rechercher les corolles qui peuvent encore fleurir dans les terrains dévastés. D'autres raconteront les hauts faits de cette guerre. Il n'est pas donné à tout le monde d'emboucher la trompette héroïque, quand on a une fois joué de la petite flûte! Hérodote, le plus exquis et le premier en date et en élégance des chroniqueurs, sut bien unir l'épique à l'épopée, et conter la femme de Candaule et l'Argienne Io, tendre et imprudente, avec les grandes actions accomplies tant par les Grecs que par les Barbares, desquelles peu me reviennent, car c'est une tournure déplorable de mon esprit que la grâce seule me touche et me reste. Lucien, lui-même, renonçait à atteindre à la grâce inimitable du subtil voyageur. De meilleurs que moi, quand il sera temps pour cela, rapporteront les actes magnifiques des héros. En attendant l'Histoire, on peut consulter les histoires, littérature boursofflée dont on vend la plus appréciée rue de Richelieu, fabriquée par des auteurs qui ont laissé, pour le buccin, le violon passionnel. Leurs buccins ne valent pas les cuivres de nos petits chasseurs de Bagatelle; mais, déjà, leurs violons n'étaient pas tous des stradivarius...

Autre chose est de transporter à Bagatelle, secteur périlleux, battu par le fer, empesté de sales gaz, les gros obus réclamés par M. Charles Humbert et produits maintenant en suffisante abondance par des notaires... à ce qu'on dit; autre chose est de respirer les roses à Bagatelle et d'y goûter, par ce beau temps, d'agréables boissons fraîches, sous les ombrages. Nous-mêmes le savons de reste, qui aurons connu les deux: chose enviable dans une vie! Nous vous raconterons les sauvages duels d'artillerie et la mousqueterie des attaques d'infanterie, fulgurant dans la nuit, entre deux lignes de tranchées, plus tard, devant un cristal empli de vin clair. Ces mois de précieuse jeunesse perdus pour la poésie et pour l'amour, nous les rattraperons après, en fêtes délicates — ceux qui y seront — et nous comptons sur vous, mesdames, pour nous aider à cela.

Nous nous étions déjà un peu rattrapés avant, à tout hasard, ce qui est une précaution par le temps qui court, si incertain.



POUR JETER AUX YEUX : LA POUDRE DE RIZ

Encore une fois, les événements donnent raison à la philosophie d'Horace, dont le conseil était de s'en tenir à l'heure présente. Que servait de tant courir les places? elles sont toutes maintenant dans la tranchée; — de pâlir, de nuit, sur une petite table pour écrire une pièce décadente? — nous sommes en renaissance, on ne joue que du patriotisme, il n'y a plus de cas psychologiques, on est même dégoûté de l'adultère (ça pour un temps, on y reviendra!) Tout s'en va. On aurait mieux fait de passer la moitié de ses nuits dans ces endroits modern-style où l'on voyait danser harmonieusement et où l'on rencontrait toutes sortes de personnes — lieux que j'affectionnais — ou bien de se coucher agréablement pour dormir, quand toutefois on était seul au lit, au lieu de composer des chefs-d'œuvre qu'on sera seul à lire. Que servait enfin de se ronger à la pensée de comment payer son tailleur? La guerre éclate et cet habile homme est Hongrois: il est sous séquestre...

Mon loyer court, ingambe, depuis que je suis parti; voilà un loyer qui ira loin! Comme Philéas Fogg, j'ai dû oublier de fermer le gaz qui chauffait l'eau de mon thé juste au moment où l'ordre d'appel m'a frappé, plus le robinet à eau que je laissais toujours ouvert par les jours chauds, pour rafraîchir l'appartement; la gravité exceptionnelle des événements est bien capable d'avoir accru ma distraction naturelle. Philéas Fogg n'est resté en voyage que quatre-vingts jours, durant lesquels il a fait le tour du monde, et voilà, moi, un an que je suis parti, durant quoi j'ai fait trois fois le tour du département de la Meuse aux agrestes paysages, avec une pointe sur la frontière belge, contrariée par les malheurs du temps. La note à payer sera forte, augmentée des dégâts locatifs. En suis-je inquiet? Point... Les milliards allemands acquitteront toutes les factures. Viviani l'a bien dit, à moins que ce ne soit Deschanel, qui gagne de l'éloquence, sur le tard.

C'est toujours ça de gagné, le beau parler à la tribune étant ce qu'on peut attendre de mieux des hommes politiques. Un bon discours est un bon discours pour tout le monde, tandis qu'une bonne loi n'est une bonne loi que pour ceux-là qu'elle favorise, au détriment d'autres qui la jugent, eux, détestable. Nos ministres nous assurent que nous sommes les soldats du Droit; j'en suis confus, n'ayant jamais pu l'apprendre. Nous luttons encore, champions de la civilisation, pour libérer les peuples, tout comme nos pères en quatre-vingt-treize, et cet exemple est bien fait pour nous enflammer. Aurons-nous donc, après, une manière de Directoire, avec Marthe Chenal en M^{me} Tallien, et les pieds nus parés, mode charmante malheureusement enrayée par la gravité de l'heure, et les flot-



Dans une ville bombardée :
LES SURPRISES DE LA POUDRE A CANON



tantes robes fendues, doucement transparentes? Comme je souhaiterais d'être encore là pour jouir, après les travaux de la guerre, d'une époque si aimable.

Car ce sera la paix, la sainte Paix, avec rameaux d'olivier partout, le bleu horizon comme une aurore baignant la scène, Marthe Chenal — deuxième citation — chantant pour la dernière fois la *Marseillaise*, avant de passer à d'autres exercices, *Tipperary* chanté et dansé par ces ingénieuses girls figurant la Maîtrise des Mers, spécialité; dirai-je, de leur insulaire patrie, ou toute autre allégorie nationale ou alliée, en mollêts nus, en boucles blondes, en blanc linge court, rosées, haletantes, atten-

tives à la mesure. C'est ainsi qu'une bizarre habitude d'esprit me représente la victoire comme un final de revue, dans les applaudissements, les félicitations, l'ivresse joyeuse du succès, et tous les bruits de bataille roulés pour un temps au magasin d'accessoires.

Ensuite de quoi, chacun s'ira coucher, les uns avec leur femme et les autres pas tout seuls, dans des draps miraculeux, inconcevables après dix-huit mois de litière, et du sommeil radieux de la besogne achevée, gigantesque besogne, telle qu'on ne pourra plus reprocher à quiconque l'aura faite de se reposer ensuite, sybarite voluptueusement contemplatif, jusqu'à la fin de sa vie, sauvée.

MARCEL ASTRUC.

DIALOGUE DES IMMORTELS

Aux Champs-Élysées, l'après-midi. Les ombres heureuses déambulent et conversent.

THÉMISTOCLE

Alors quoi?... Ils font donc une guerre éternelle
En bas?

ISOCRATE

La paix! La paix!... leur dit en ritournelle
Le sénateur des Ritournelles de Constans.
Ils ne l'écoutent pas.

MICHELET

La guerre de Trente Ans,
La guerre de Cent Ans étaient de la fichaise.

MANSARD

Les poilus ont construit des maisons dans la glaise
Que dans vingt ans leurs fils habiteront aussi.

DALLOZ

Les testaments futurs s'exprimeront ainsi :
« Le de cuius avait un immeuble à Nanterre,
« De la vigne en Bourgogne, en Touraine une terre.
« Une villa meublée à Paramé; de plus
« Trois mètres de tranchée à Perthes-les-Hurlus. »

CHARLEMAGNE

Wilhelm vieillit...

SAINTE GENEVIÈVE

Cet homme est un vivant danger.

TÉRENCE

Homme... et rien d'inhumain ne lui est étranger!

ROBERT MACAIRE

Du Teuton l'Autrichien n'est qu'un pâle complice,
Fourbes tous deux!

LITTRÉ

Duplicité vient de duplice.

BRUMMEL

Le Turc porte à son tour la veste à grands revers.

SAINT ÉLOI

Wilhelm a remis sa culotte à l'Enver.

CHARLES PERRAULT

Du côté des Balkans attitude expectante.
« Sœur Anne, que vois-tu? » clame la Triple-Attente.

ACHILLE

L'Hellade ne dit rien. Venizelos, ma foi,
Est un Grec qui ne sait pas retourner le roi!

JEANCOU VACARESCO

De l'indécision donnant toutes les marques
Le Roumain veut et puis ne veut pas. Leur monarque
Est un Hohenzollern.

BASILE ALEXANDRI

Eh! pourquoi nos Roumains

Vont-ils chercher leurs rois chez les princes germains?
Tous ces entretenus de Souabe ou d'Hanovre
Sont puotins.

OCTAVE FEUILLET

Le Roumain d'un jeune homme pauvre!

CHRISTOPHE COLOMB

Mais par delà les mers écoutez le Yankee
Se fâcher et parler résolument.

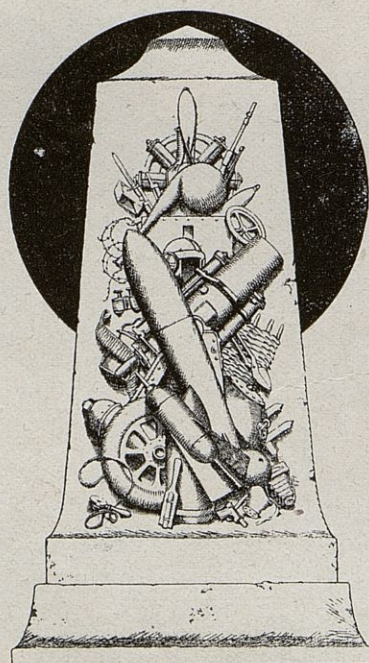
WASHINGTON

A qui?

Sir Wilson apprenant quelque nouvelle perte
Dit: « Est-ce sérieux? » Wilhelm réplique: « Certes! »



UN TROPHÉE
DES
GUERRES CLASSIQUES



UN TROPHÉE
DE LA
GUERRE "SCIENTIFIQUE"

— « Parfait »! répond Wilson, le ton conciliant,
« Car je n'aimerais pas que ce fût en riant. »

ALCESTE

J'aime aussi peu cela que la pompe fleurie
De tous ces faux Bryans où chacun se récrie.

ROGER BACON

Des canons! des munitions!... dit Charles Humbert.

NICOLAS FLAMEL

Et Ribot aux échos implore: « De l'auber!... »

« Ne garde plus ton cœur, mon joli bas-de-laine!

« Que de l'or du pays notre Banque soit pleine

« Pour que du plomb vengeur nos canons soient gorgés! »

JOAD

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

LA ROCHEFOUCAULD

Les maximes ne sont pas toutes dans mon livre

— *Maximus, maxima, maximum* — et pour vivre

Heureux en temps de guerre il faut quoi?... Beau-

BENVENUTO CELLINI

[coup d'or.

Joffre leur forgera dans un superbe effort

La palme de la paix de tout cet or qui s'offre.

C'est un artiste.

DON JUAN

Il est orfèvre monsieur Joffre!

Les Champs-Élysées s'emplissent d'une foule nombreuse et bigarrée.

DES VOIX, appelant.

Tartarin! Tartarin!...

TARTARIN

Voilà!... Que me veut-on?

ALPHONSE DAUDET

On veut t'entendre lire en y mettant le ton

Le communiqué Wolf, car pour cette lecture

C'est l'accent du Midi qui convient, d'aventure;

Pour bien mettre en relief ces hauts faits glorieux

Ton accent, Tartarin, est ce qu'on fait de mieux.

TARTARIN, lisant une feuille de chou...crouste berlinoise.

Oyez!... « Au nord d'Arras, une attaque française

« Fut par nous repoussée avant-hier jeudi, seize.

« Nous étions cent contre dix mille (un contre cent);

« Mais ils ont reculé jusqu'au Havre, laissant

« Huit mille sept cents morts sur le terrain; nous fîmes

« Prisonniers notamment neuf généralissimes,

« Trois mille généraux de brigade, cent vingt

« Mille sous-lieutenants et lieutenants; enfin

« Pris quinze cents drapeaux — et ce chiffre est mo-

« Notre cavalerie a dispersé le reste. [d'erte.

« Bref, nous avons vaincu brillamment, pleinement,

« Kolossalement... »

PREMIER ÉCHO

Salement...

DEUXIÈME ÉCHO

Allemand...

TROISIÈME ÉCHO

Ment.

JEAN BASTIA.

L'Album de Guerre

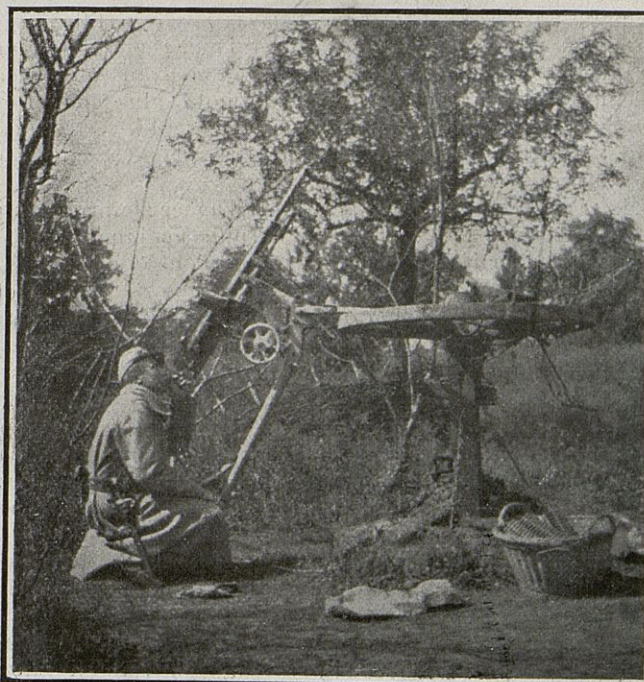
de LA VIE PARISIENNE



CEUX POUR QUI LA GUERRE EST FINIE
Un convoi de prisonniers allemands tout blancs de la poudre des routes crayeuses de la Champagne.



A ODERN, DANS L'ALSACE FRANÇAISE
Les écolières ont reçu des prix offerts par la ville de Paris.



A L'AFFUT DES AVIATIKS
Un chasseur pour qui la chasse n'est pas interdite.



LES CARACTÈRES FRANÇAIS ou LES MŒURS DE CETTE GUERRE

IV. — Des Femmes. (Suite.)

La religion d'ARSINOÉ s'est orientée dès l'enfance : elle a toujours su le catéchisme et ignoré l'Evangile. Elle croit plus aux commandements de l'Eglise qu'à ceux de Dieu. Elle s'alarme peu de manquer aux uns comme aux autres, puisque son confesseur l'absoudra. Les décrets d'en haut n'ont d'autorité à ses yeux qu'autant que les ministres du culte, responsables comme ceux d'une république, les ont contresignés. Elle s'intéresse peu à l'Eternel et infiniment aux prêtres. Son âme sent la sacristie, comme les tapis et les rideaux sentent le poivre et le camphre l'été.

Comme les savants ont raison de dire que le besoin crée l'organe, elle n'a point, à proprement parler, de corps, qui ne lui servirait de rien. En d'autres termes, elle manque de tempérament; et si elle a commis tant d'adultères, c'était sans doute par humilité, ou pour le plaisir de faire une chose qui ne lui en faisait aucun, ou pour celui de se repentir ensuite et d'étonner le monde par l'éclat de ses pénitences, ou enfin pour ne se point distinguer; car elle méprise tant le siècle qu'il occupe sa pensée continuellement, et l'origine de ses défaillances comme de sa piété est l'imitation d'autrui.

Elle est méchante, et elle ferait le mal pour le mal, si elle ne le faisait pas ordinairement pour la plus grande gloire de Dieu. La platitude des temps réduit le plus souvent cette méchanceté à des manifestations inoffensives ou puériles. Ainsi, faute de mieux, ARSINOÉ excelle dans l'esprit de contradiction. Il suffit que vous disiez cela pour qu'elle s'écrie : *Ne dites pas cela!* Si vous souhaitez qu'elle affirme, niez, et réciproquement. Si elle vous demande l'heure et que vous lui répondiez, elle ne vous dira point : *Merci*, mais : *Je ne l'aurais pas cru*. Elle dément encore plus qu'elle ne pèche, et sans raison. Quand elle reçoit, bien qu'elle soit riche et point avare, elle ne vous offre rien à table que sous la forme négative, et son mot le plus familier est : *Vous n'y revenez point?* Elle est sèche. Les seules vertus qu'elle ne fait point trop difficulté de reconnaître qu'elle a, sont la tendresse de cœur et la générosité.

Mais sa charité ne se satisferait pas d'agacer le prochain par des taquineries et prétend s'exercer plus malignement. C'est ARSINOÉ qui avertit les mourants qu'ils n'ont que le temps de songer à leur salut, et leur angoisse, dont elle est la cause et le témoin, double la délectation qu'elle éprouve à remplir un devoir sacré.

La guerre a suspendu ce ministère, et l'a jetée dans un étrange désarroi. Elle a senti qu'il y avait quelque chose de dérangé, que la terre ne tournait plus comme il faut, quand elle a vu le premier vicaire de sa paroisse sous un uniforme de capitaine; et quand il est tombé au champ d'honneur, comme un néros, comme un saint, elle n'a pas soupçonné que cette mort admirable, qui la scandalisait, pouvait ne scandaliser pas Jésus-Christ.

ARSINOÉ s'est ressaisie : la Providence lui ménageait un nouvel emploi. Elle vit maintenant à l'hôpital, où elle prodigue aux blessés, non pas des soins, ni des consolations, mais des amu-



COMMENT NOS GRAND'MÈRES
METTAIENT L'AMOUR EN CAGE...



...ET COMMENT LES SUFFRAGETTES
VOUDRAIENT MAINTENANT L'ENCAGER

lettes. C'est elle qu'on entend leur dire : *Si vous n'allez pas à la messe, on vous privera de tisane*, et elle paie une communion sacrilège d'un cachet. La grandeur de sa mission ne lui est toutefois apparue que le jour qu'elle a vu des Marocains et des Sénégalais. Elle tressaille de joie à l'idée de convertir tout de bon un noir. C'est une manière d'aberration (mais permise), analogue à celle des hommes dissolus qui recherchent le commerce des négresses. Quand ARSINOË, par quelque chiche cadeau, a obtenu d'un soldat musulman qu'il avoue qu'Allah n'est pas le vrai nom de Dieu et que Mahomet n'est pas prophète, elle est plus contente de soi que l'empereur romain, et pense qu'elle n'a pas perdu sa journée.



— Que faites-vous, GITON, parmi les femmes? Quittez cette place honorable; croyez-vous donc que, pour y avoir droit, il suffit de n'être pas un homme? Vous écriviez jadis sur les albums que vos modèles étaient César, Vendôme et Frédéric : n'était-ce donc pas, chez eux, les vertus militaires que vous priiez? Il est vrai que l'on vous appliquait dès lors la devise de l'Autriche, qui fait plus volontiers des mariages que la guerre. On dit que vous en avez fait d'avantageux, et que vous aimez de procurer à des femmes, avec qui vous avez partie liée, des maris que vous connaissez, qui n'apportent en ménage qu'une dot.

Pourquoi n'êtes-vous point aux armées? Vous n'avez point passé l'âge; au lieu que vous avez passé, de beaucoup, l'âge du métier qu'il paraît que vous faites. Mais le faites-vous, GITON? L'on n'ose répondre, et vous-même peut-être n'en savez rien. Toute votre personne est si ambiguë qu'on se prend à douter même de votre infamie. Ce qui vous convainc est votre regard peureux dès qu'une main se tend vers vous. On devine que vous vous demandez, dans une brève angoisse, de quelle manière cette main tendue vous outragera, par une caresse ou par un soufflet.



— ANGÉLIQUE serait bien surprise si vous lui veniez dire qu'elle ne croit ni à Dieu ni à diable. N'est-elle pas dans le *Tout-Paris*? Elle appartient à la Société. Elle a reçu de ses parents des principes, de l'éducation, et même quelques bons exemples. Elle pense bien, c'est-à-dire comme il faut. Elle pratique aussi correctement qu'elle s'habille. Sa paroisse et sa couturière sont, chacune dans son genre, ce qu'il y a de mieux. Il est vrai qu'elle n'a aucune disposition mystique, sa régularité de conduite est machinale, sa morale manque de fondement, elle n'a pas réfléchi trois fois en son existence sur les rapports que peut soutenir sa personne finie et passagère avec l'infini et l'éternité. Mais nul ne lui a enseigné jamais que c'est précisément en cela que la religion consiste, et qu'elle paraît donc en avoir, mais qu'elle n'en a point.

La guerre, qui a ranimé le zèle de tant de tièdes et créé de rien la foi des impies, n'a eu sur ANGÉLIQUE pas la moindre action. Il faut être éloigné de Dieu pour avoir l'idée de revenir à lui, et ANGÉLIQUE se croit on ne peut plus près de Dieu. Cependant, en un jour de détresse, et comme elle ne recevait plus de nouvelles de son mari qu'elle aime, elle a senti le besoin de recourir à ce qui est au-dessus de nous. Elle s'est vêtue comme pour un rendez-vous de galanterie. Elle a passé devant l'église sans tourner la tête, et elle a été droit chez la tireuse de cartes.

Ce fut son chemin de Damas. ANGÉLIQUE a été saisie de crainte et de respect, quand une petite bonne cras-



seuse l'a introduite près de la pythonisse, qui ne s'est pas levée de son fauteuil. Une reine ne lui eût pas imposé davantage, et lui eût parlé peut-être avec plus de bonté. Cette dame a daigné lui dire, d'un ton furieux, sur l'avenir, le présent et le passé, des faussetés manifestes, qui lui ont paru « extraordinaires ». Quand la devineresse a fait le grand jeu, puis qu'elle a interrogé le marc, qui était en petit tas dans une soucoupe fort sale, ANGÉLIQUE a positivement connu qu'il y a sur la terre et au ciel plus de choses que dans les livres des philosophes. La preuve qu'elle est partie contente, c'est qu'elle a dit : *Je reviendrai*, et qu'elle n'a pas regretté son louis.

Elle a fait réflexion dans l'escalier que ceux qui ne croient rien sont à plaindre. La rencontre de sa cuisinière, qui venait au même lieu pour le même objet, lui a révélé une autre vérité importante dont elle ne se doutait point : c'est qu'il n'y a pas de différence de nature entre une servante et sa maîtresse, que nous sommes tous de la même étoffe, qui ne vaut pas cher, et qu'il se pourrait que nous fussions en effet frères et sœurs, comme on le raconte.



Ah ! que BALBINE est bien nommée ! l'adjectif, d'où son nom dérive, est le même d'où dérive l'épithète que les anciens Grecs attribuaient aux étrangers ; car, ainsi que Talleyrand appelait civil tout ce qui n'est point militaire, ils appelaient barbare tout ce qui n'était point grec. Balbine ou barbare signifie une certaine façon vicieuse d'articuler, qui ne vient point, chez BALBINE, d'une mauvaise conformation du gosier ou de la langue, mais de ce qu'elle parle trop et trop vite. Elle dit tout ce qui lui passe par la tête. Bien qu'il n'y passe presque rien, elle trouve moyen de ne tarir jamais. Les idées rares se coupent et s'empêchent dans son cerveau vide ; elle est comme ces cochers maladroits qui feraient un embarras de voitures sur la place de la Concorde, avec trois fiacres.

Le grand silence des premiers jours de guerre avait anéanti BALBINE. Elle s'était tue en même temps que les pianos ; mais voici que les pianos recommencent, et BALBINE a retrouvé sa voix.

Elle n'allait plus dans les maisons de thé, qui étaient closes ; mais les maisons de thé sont rouvertes, BALBINE y retourne, et elle y fait la conversation.

Le pis est qu'elle traite maintenant de sujets graves, qui excèdent sa compétence. Bien qu'elle ait gardé l'habitude ridicule et dégoûtante de réparer son maquillage à table, au cabaret, entre la poire et le fromage, elle affecte de ne se plus soucier de la toilette, et elle jabote sur la guerre. Comment ne s'y intéresserait-elle point ? Son mari est au front, son entre-preneur dans un dépôt, et son amant de cœur, embusqué. BALBINE est bien malheureuse ! Elle se console.

BALBINE fait de la stratégie en chambre et en public : ces deux expressions sont d'ailleurs, pour elle, équivalentes. BALBINE n'est point pessimiste ; elle n'est pas optimiste non plus. Elle ne doute pas du « succès final » ; mais toutes les opérations qui nous y acheminent lui semblent désastreuses, et elle n'explique point comment elle espère de gagner en fin de compte sur l'ensemble, après avoir perdu sur les détails.

Elle a décidé une fois pour toutes qu'elle n'ajouterait plus foi aux communiqués officiels, même allemands. C'est qu'elle a des informations particulières. Comme les grands seigneurs du XVIII^e siècle, qui payaient des correspondants privés dans les diverses capitales de l'Europe, elle a ses *Grimm* à Londres, à Pétrograd, aux Dardanelles, à Rome, chez les neutres, chez l'ennemi. BALBINE connaît « quelqu'un de l'Ambassade ». Quelle Ambassade ? Toutes ! Ce qu'elle sait ainsi de source certaine est merveilleux. Merveilleux est le mot.

Il lui est arrivé dernièrement une aventure à faire frémir. Elle a répété dans les rues et dans les salons une de ces nouvelles qu'elle appelle « tuyaux », qui n'était point de nature à relever les courages. Elle a le verbe un peu haut : on ne sait qui l'a entendue, dénoncée ; elle a été traduite en conseil de guerre, et condamnée à vingt jours de prison. Il est inconcevable qu'une mère de famille, qui a des liaisons anciennes et

avouables, un domicile connu, une garçonne, se voie exposée à de tels accidents. C'est bien ce qui prouve que l'union sacrée est un vain mot.

Mais pourquoi toutes les amies de BALBINE ont-elles dit qu'elle ne l'avait point volé ? Elles sont imprudentes ; car elles mériteraient au même titre le conseil de guerre et la prison, ou plutôt le fouet.

THÉOPHRASTE



Tant de héros, qui obtiennent sur le champ de bataille la plus souhaitable des morts, ne doivent pas cependant nous faire négliger ceux qui, même en temps de guerre, meurent dans leur lit, ni le souvenir de ceux qui étaient morts au temps de la paix. Que notre piété fasse un petit effort. L'effort est plus facile aux neutres qu'aux belligérants : nous avons usé trop peu d'encre en l'honneur de notre Jules Lemaitre ; les Suisses viennent d'inaugurer un monument à la mémoire de leur Edouard Rod, qui nous appartenait bien aussi un peu.

Ceux des gens de lettres d'aujourd'hui qui tout jeunes ont fréquenté à Médan et au grenier de Goncourt, se rappellent avec une sympathie légèrement mélancolique ce grand garçon maigre qui avait la barbe et les cheveux si noirs qu'on les a rarement noirs à ce point-là avant un âge très avancé. Toutes les personnes qui ont eu l'occasion de rencontrer le respectable M. St-ph.n L.g.-rd me comprendront. Les grands cheveux sombres d'Edouard Rod jetaient une ombre sur sa physionomie. On le croyait triste, il était plutôt enjoué. Il était du moins agréable, simple, intéressant, et comme il avait une haute culture, il avait de la conversation.

Rod se distinguait par là des autres naturalistes, dont le talent sera plus tard admiré, un peu moins qu'il n'était de leur vivant, un peu plus qu'il n'est depuis leur mort, mais dont l'indigence d'éducation et d'esprit était proprement extraordinaire. On se demande même ce qu'un homme peu brillant et solide venait chercher dans ce milieu ; mais Rod était venu à Paris — non pour être Suisse : pour être romancier ; les romanciers actuels devaient l'attirer quels qu'ils fussent, il n'en pouvait point faire fabriquer d'autres sur commande, à son goût et pour son usage personnel. Il était aussi réaliste, non par système, mais par scrupule de conscience, et d'autant plus sincèrement.

Nous n'oserions pas jurer que cette conscience ne nous ait point à l'occasion paru un peu excessive et intraitable. C'était alors une rareté, une manière d'originalité. Aujourd'hui, tout le monde a une conscience, qui finira par devenir aussi banale que les décorations. Tout le monde a une vie intérieure. En ce temps-là, tout le monde était objectif au pire sens du mot. Rod nous a enseigné l'intérêt des crises d'âme et des tragédies à un seul personnage sans mise en scène ni décor. Ses compatriotes ont imaginé un ingénieux symbole de cette vie pénible qu'il a menée chez nous parmi le fracas des années quatre-vingt. Ils ne lui ont point dressé une horrible statue en redingote ou en veston. Son profil et son nom sont inscrits sur un banc de pierre, au bord du lac, où les étudiants viendront s'asseoir et rêver devant l'un des paysages du monde qui méritent le mieux d'être appelés des états d'âme. Ainsi restera-t-il présent, en ce lieu qui lui est consacré. D'ordinaire, il semble que l'âme des écrivains illustres doive fuir avec horreur les monuments destinés à leur commémoration.



Talleyrand redoutait les gens qui font du zèle. Il avait bien raison. Il faut nous rendre cette justice que nous n'avons pas trop fait de zèle depuis le début de la guerre. Mais ne commençons pas.

J'appelle « faire du zèle » regarder de travers les soldats que l'on rencontre dans la rue, et gronder entre ses dents : « Embusqué ». Neuf fois sur dix, l'embusqué est un permissionnaire qui se battait avant-hier et qui se battra après-demain. Ou bien, c'est un réformé dont l'infirmité n'est pas apparente, et qui

aura bientôt (dans cinq ou six mois) l'insigne que nous ne réclamons pour lui que depuis l'année dernière. Quelques femmes, un peu nerveuses, font souvent, trop haut, des réflexions désobligeantes sur de braves garçons qui ne mériteraient que la reconnaissance publique. J'appelle cela « faire du zèle ». Si on leur démontre qu'elles se sont trompées, elles le regrettent — *in petto* — car elles ne s'excusent guère. Il est bien temps! Elles auraient mieux fait de garder la réserve qui convient aux personnes bien élevées de l'un comme de l'autre sexe, et de songer qu'il y a une commission des trois médecins. Ce sont les sergents de ville, ce ne sont pas les dames de mauvaise humeur, qui sont chargés de demander aux passants leurs papiers militaires.

J'appelle aussi « faire du zèle », prendre la mouche à propos de n'importe quoi et qualifier crimes contre la patrie les actions les plus simples, les plus raisonnables.

Exemple : l'autre soir chez P....., un client qui trouvait son addition un peu salée... (il n'avait qu'à dîner chez Duval); enfin l'addition était salée. Le client devait s'y attendre; mais elle était encore plus salée qu'il n'avait pressenti. Pour témoigner son mécontentement, au lieu de déposer sur l'assiette quelques coupures de la Banque de France, il y déposa un bon de la Défense nationale; et je me demande entre parenthèses, je me demande avec angoisse, en quoi le fait de payer une note au moyen d'un bon de la Défense nationale témoigne qu'on trouve cette note particulièrement douloureuse.

Le maître d'hôtel refusa le bon, comme c'était son devoir le plus élémentaire. Où irions-nous, si tous les Parisiens qui ont des titres de rentes prenaient l'habitude cocasse de les tirer de leur portefeuille chaque fois qu'ils font le moindre achat, et demandaient la monnaie sur une obligation du P.-L.-M. ou de l'Orléans? La plus humble boutique deviendrait une succursale des pieds-humides, et Paris entier une immense petite Bourse après la clôture de la grande.

Le maître d'hôtel avait donc parfaitement raison de refuser le bon, mais il paraît que les dîneurs des tables voisines manifestèrent leur indignation, et le lendemain plusieurs journaux, que nous ne nommerons pas, parlèrent de boycotter le cabaret où l'on usait de procédés peu civiques. Un article du *Temps* remit les choses au point et démontra que le procédé peu civique est de mettre en circulation une monnaie qui n'en est pas une, et de violer ensemble les lois, le sens commun et le privilège de la Banque.

Le plaisant est que le patron du cabaret, effrayé de tout ce bruit, s'était déjà excusé publiquement, et avait patriotiquement déclaré qu'il serait toujours trop heureux d'accepter n'importe quelle valeur ayant cours en paiement des plus impayables dîners. Mais, après l'article du *Temps*, les personnes qui étaient montées sur leurs grands chevaux se sont hâtées d'en descendre et de se taire sans murmurer.

Pas de zèle!...

Mais qu'est-ce que tout cela, au prix de la bataille de la Marne?

Les esprits forts croient que ce qui nous assurera la victoire, c'est le génie des chefs, le courage des soldats et la constance admirable du pays.



La petite fille a bien trois ans. Elle a voulu sortir seule avec papa en militaire, et comme on ne refuse rien à la petite fille, on a laissé maman à la maison.

Et voilà sans doute pourquoi nous avons rencontré rue Tronchet — précisons — juste devant *La Vie Parisienne*, un jeune sergent qui, tel qu'une bonne d'enfants, portait une jeune demoiselle dans ses bras. En temps de paix, il aurait craint d'être ridicule; en temps de guerre, il n'y a seulement pas pensé.

Comme il a eu raison! Il n'était pas ridicule du tout : il était charmant. Ils étaient charmants tous les deux.



Sûrement, nous sommes un pauvre peuple en décadence. Nous avons été les premiers à le dire. Comme nous le disions à la française et sans y croire plus qu'il ne convient, nous ne

prenions pas la chose au tragique; mais c'est que nous ne soupçonnions pas qu'elle fit tant de peine à Guillaume II.

Notre ennemi vient de faire à l'un de ses plus fidèles sujets, au socialiste badois Anton Fendrich, la confidence des chagrins que nous lui causons. Ah! Guillaume n'est pas content de nous! Guillaume est ulcéré! D'abord, nous avons une façon de pratiquer la guerre qui l'indigne et qui le dégoûte. Nous sommes si méchants que nous nous défendons quand on nous attaque, et nous poussons la barbarie jusqu'à tuer ses braves soldats. Ce n'est pas tout. Nous commettons aussi des horreurs, et il est probable que ces horreurs sont, révérence parler, des cochonneries, car le kaiser déclare: « Seul un livre secret de la guerre pourra les raconter un jour *in extenso* ». Un livre, apparemment, dont il faudra interdire la lecture

aux petites filles

Qui découpent leur pain en tartines.

Un livre... de quelle couleur?... Bref, un de ces livres qu'on cache dans l'enfer des bibliothèques et qui font les délices des seuls conservateurs. Les chancelleries, comme les bibliothèques, vont avoir un enfer! Et c'est grâce à nous. Un enfer! Qu'y mettra-t-on, outre le livre de nos crimes? Les comptes rendus si savoureux du procès Eulenburg, sans doute?

Mais le plus beau est que notre « démoralisation » navre à tel point l'empereur, que la larme lui monte à l'œil quand il en parle. Nous avons fait pleurer l'empereur! Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais cette pensée m'est supportable. Guillaume, sans nous excuser, nous plaint. « Nous sommes, dit-il, victimes d'une idée fixe. » Il ne dit pas quelle idée fixe, et nous ne le saurons jamais. « Pauvre France! » C'est encore Guillaume qui parle. Je songe que toute l'humanité en ce moment nous honore d'une admiration qui finit même par effaroucher notre modestie. Mais Guillaume II se moque du consentement universel; il ne craint pas d'être seul de son avis. Et voyez comme nous avons l'esprit étrangement tourné: l'admiration de l'humanité tout entière ne nous empêche pas d'être taquinés par cette pitié un peu méprisante de Guillaume II. Nous sommes aussi touchés de ses larmes. Ah! cet ennemi paternel et irrité nous aime bien! Il nous aime bien, mais il désespère de nous. Il croit que chez nous tout s'en va, même la cuisine; et c'est probablement pour ce motif qu'il a renoncé depuis plus d'un an à déjeuner chez Voisin.

Il croit... pardon, le croit-il? Eh! oui! Il sait qu'il ment, et il croit à ses mensonges. Ce n'est pas tout à fait le cas de Tartarin: son état d'esprit est plutôt celui d'un comédien qui ne tiendrait aucun compte du *Paradoxe* de Diderot. Chacun a sa façon de jouer la comédie: Guillaume II se met dans la peau du bonhomme, si j'ose appliquer à un tel personnage cette expression (que je n'emprunte pas à Diderot). Quand Guillaume II croit devoir pleurer sur scène, il pleure de vraies larmes, qui coulent. On affirme que Benoît XV n'a pas craint de répéter, à propos de Guillaume, le mot célèbre de Pie VII sur Napoléon: *Commediante, tragediante*. Il l'a seulement résumé. Il a dit: « Cabot! » (Benoît XV est très averti.)

Et notez que le pape est intimement persuadé qu'il aura un de ces jours l'occasion de sacrer Guillaume II *wellkaiser* (ces choses-là ne peuvent s'exprimer qu'en allemand).

NOTRE COURRIER

L'esprit parisien est enterré dans les tranchées, mais il s'y porte fort bien: les journaux que nos poilus improvisent sur le front, et dont la collection, très précieuse dès à présent, sera inappréciable après la guerre, mêlent au crépitemment de la fusillade et au gronde-ment de la canonnade, un feu roulant d'esprit. Les rédacteurs de ces feuilles héroïques et charmantes ont l'amabilité d'en adresser souvent quelques exemplaires à *La Vie Parisienne*, qui les remercie bien vivement de ce témoignage de confraternelle sympathie. Nous avons d'ailleurs parfois le plaisir de reconnaître parmi les rédacteurs et les dessinateurs des journaux du front d'anciens amis et nous adressons particulièrement nos félicitations à celui de nos excellents collaborateurs qui, dans les tranchées de N..., dirige le *Crapouillot*, organe créé dans le but de distraire les combattants et de « remonter les civils ». Cette guerre aura prouvé que beaucoup de soldats français ont dans leur sac en plus du légendaire bâton de maréchal un porte-plume de directeur de journal.

LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



LE RÉSULTAT DE TREIZE MOIS DE « CONQUÊTES »
LE SEIGNEUR DE LA GUERRE. — Jamais l'Allemagne n'a été aussi grande.
(Life, de New-York).



L'APPEL DU TSAR
— Que tous me suivent pour le salut de la sainte Russie!
(Punch, de Londres).



L'ORDONNANCE DU KAISER. — Sire, voici une nouvelle protestation du président des Etats-Unis. — GUILLAUME II. — Eh! bien, Fritz, réponds-y toi-même. — L'ORDONNANCE. — Que faut-il dire? — GUILLAUME II. — Oh! n'importe quoi!
(Life, de New-York).

COMMENT M^r BRYAN



naquit
Ministre
des
Affaires
Étrangères

c'est
changé



petit
à
petit



en
tendre
colombe



UN PHÉNOMÈNE
de transformisme animal.
(Life, de New-York).

INFORMATION FINANCIÈRE

DU TAUX DE PLACEMENT DES
Bons de la Défense Nationale

Supposons que vous disposiez d'une somme de 10.000 frs que vous désirez placer en bons de la Défense nationale à un an. Vous les remettez à un guichet du Trésor et l'on vous délivre un bon de 10.000 frs ou dix bons de 1.000 frs, puis on vous rend 500 frs, montant des intérêts que l'Etat paie d'avance. (Mais puisque vous vouliez consacrer en entier vos 10.000 frs à la Défense, vous rendez ces 500 frs en demandant cinq bons de 100 frs; on vous les remet et on vous rend 25 frs, l'intérêt de ces 500 frs étant lui aussi payable d'avance. Portez ces 25 frs au bureau de poste et demandez les nouveaux bons, les Bons-Epargne dont tous les bureaux de poste et même les établissements de facteur-receveur viennent d'être approvisionnés : on vous remettra un bon de 20 frs et un bon de 5 frs dont l'intérêt, soit 1 fr. 25, vous sera payé à terme échu.

Ce placement fait, revenez dans un an. On vous rendra le capital de vos bons, c'est-à-dire 10.525 frs. Ainsi en un an votre capital de 10.000 frs se sera accru de 525 frs, soit 5,25 %.

Au lieu de prendre des bons de la Défense nationale, voulez-vous faire un placement de quelques années? Souscrivez aux obligations et votre taux de placement sera encore plus élevé.

Apportez 9.650 frs, le prix d'émission étant de 96 fr. 50, vous toucherez de suite le 1^{er} semestre, calculé sur 10.000 frs, soit 250 frs, et ces 250 frs placés, à 5 %, par exemple en bons, donnent 12 fr. 50 dans un an, même en ne capitalisant pas par semestre. Dans six mois viendra le second terme d'intérêts, soit encore 250 frs qui vous donneront, placés à 5 %, 6 fr. 25 au bout du semestre.

Ainsi, en fin d'année, vous aurez reçu comme intérêts 518 fr. 75 pour un capital de 9.650 frs. Faites une règle de trois, cela fait du 5,375 %. Enfin en 1925, au plus tard, vous toucherez un capital de 100 frs pour 96 fr. 50 versés, et cette créance représente une annuité d'une vingtaine de centimes qu'on capitaliserait pendant dix ans. On arrive ainsi à un taux d'environ 5,60 %.

Qui veut du 5,25 % prendra des bons. Qui veut du 5,60 % prendra des obligations.

PARIS-PARTOUT



Moulin de la Chanson. Direction :
Emile Wolff. — Tél. : Gut. 40-40.
D'Ange Pitou, si tu goûtes le ton,
Passant, viens au Moulin de la
[Chanson!]

Viens voir Hyspa, prêtre d'Aristophane,
Bastia, poète aux rêves d'or; il plane!
Georges Arnould, bon faiseur du couplet,
Paco (Léonce) avec Jacques Folrey,
Puis Georges Gros, dessinateur rapide,
Musidora, petit poucet splendide!
Alice Weill; Berteuil ô douce voix,
Robert Clermont, un comique pour rois!
Viens au Moulin! La verve est montmar-
[troise]
L'esprit frondeur et la gaité gauloise
Mais si ton goût n'est pas pour ce gala...
Pauvre de toi... cours vite au cinéma!
Jeudis, dimanches et fêtes, matinées à
trois heures.

Voir au verso de la première page de cou-
verture du présent numéro de La Vie Pari-
sienne, l'annonce « Chocolats et Bonbons Pré-
vost » gardant toujours leur vieille réputa-
tion, mais rajeunie.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — SPLENDID-HOTEL-EXCEL-
SIOR. Le plus grand confort.

BEAUSOLEIL (Alpes-Maritimes). — CASINO
MUNICIPAL. Music-Hall, Comédies, Jeux divers.

CANNES. — HOTEL GONNET. L. Daumas, prop.,
premier ordre.

CANNES. — HOTEL SUISSE. Quartier du Cercle
Nautique. A. Keller.

CANNES. — GALLIA PALACE. Ed. Smart, directeur.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDE,
splendide installation. J. Calvini, directeur.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — SPLENDID-
NOUVEL HOTEL.

FUMADES (LES) (Gard). — GRAND HOTEL.
Casino-Cercle.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET
DES TROIS COURONNES, 1^{er} ordre. Garage.

MONTE-CARLO. — HOTEL DE PARIS. Grand
confort moderne.

NICE. — HOTEL D'ANGLETERRE. Grand confort
moderne. Ouvert toute l'année (prix de guerre).

SAINT-CLOUD. — PAVILLON BLEU. Vue unique
sur le parc.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE HOTEL.
Maison 1^{er} ordre. Téléphone 786.

VICHY. — HOTEL ET VILLAS DES AMBASSA-
DEURS, sur le Parc; tout premier ordre.

Bibliothèque des Curieux

4, rue de Kurstenberg, Paris.
Ses collections : Maîtres de l'Amour, 7 fr. 50; Coffret
du Bibliophile, 6 fr.; Romans humoristiques, le volume
3 fr. 50; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

Miss RÉGINA Soins d'Hygiène. American manic. Spéc.
p. dames. M^{me} de l'ord. 18, r. Tronchet,
1^{er} à dr. s. entres. (10 à 7). Madeleine.

Massothérapie BAINS et BAINS de VAPEUR.
4, rue Duphot (pr. la Madeleine).

Hygiène et Beauté p. les Vains et Visage. M^{me} GELOT,
8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

M^{me} ANDREE LEÇONS ANGLAIS et RUSSE
13, r. des Martyrs, esc. dr., 2^e ét. (10 à 7)

Miss GINETT'S AMERICAN MANUCURE
SOINS D'HYGIENE
13, rue de la Tour-des-Dames (entresol) Trinité (10 à 7).

M^{me} ROBERT HYGIENE. SOINS SCIENTIFIQUES.
Prix de guerre. 14, r. Gaillon, 3^e ét.

MARIAGES RELATIONS MONDAINES; 4^e année.
M^{me} MOREL, 25, rue de Berne (2^e g.).

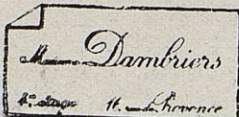
INFORMATIONS confidentielles. Renseignements mon-
dains. Représentation en librairie,
gravures, etc. (Vente, achat, échange.) Enquêtes sur tous
sujets. Ecr.: Case 50. Agence INOVA, 11, r. d. Tournelles, Paris.

SOINS D'HYGIENE. Spécial. pour dam. s. Méthode
anglaise. M^{me} BERTHE, 7, r. d. Dames (pl. Clichy).

SOINS D'HYGIENE, FRICTIONS, par Dame dipl.
M^{me} DUNENT, 66, r. Lafayette, 1^{er} sur ent. (10 à 6).

M^{me} Andrey MANUCURE ANGLAISE. Méthode unique.
47, r. d'Amsterdam, 2^e à g. Dim. et fêtes.

MANUCURE dipl. Spéc. p. dames. Secret beauté. Se rend
domic. Ec. M^{me} TALIBART, 107, r. de Sèvres



MARIAGES
RENSEIGNEMENTS
Maison sérieuse et parfaitement
organisée. Relations les mieux triées
et les plus étendues.

HENRY FRERE & SŒUR. Renseig. mondains.
148, r. Lafayette (2^e ét. à g.) Même dim. et fêt.

ENGLISH Manucure, spéc. p. dames, 65, r. de Provence.
Mais. 1^{er} ord., ang. Ch.-d'Antin. Se rend à dom.

GRAVURES GALANTES de GERNA.
Séries à 5, 10 et 20 fr.
Librairie du Progrès, 7, Traversia Relox, MADRID (Esp.).

JANE FRICTION. Méthode anglaise, par Experte
7, Faub. St-Honoré, 3^e (Dim. et fêtes.)

Miss MOLLIE SOINS D'HYGIENE, MANUCURE.
21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine)

SOINS D'HYGIENE Manucure, Bains.
19, rue Saint-Roch (Opéra).

MARIAGES RELATIONS MONDAINES. Renseig. grat.
M^{me} VERNEUIL, 30, r. Fontaine (1^{er} ét. g.)

LYETTE de RYSS MANUCURE, SOINS D'HYGIENE
Élégante installation.
130, rue de Tocqueville, 3^e à gauche (11 à 7).

MANUCURE HYGIENE. Nouvelle Installation. Miss
DOLLY-LOVE, 6, r. Caumartin, au 3^e (9 à 7)

SOINS D'HYGIENE M^{me} DARCY
18, rue Cadet, 2^e ét. (10 à 8).

ENIGMAS Pour tout avoir, tout savoir, tout con-
naître. Chercheurs, curieux, érudits,
dames; vous serez agréablement surpris en envoyant 01.35
à WALTER RIGG, 70, r. de Ponthieu, Paris. (Env. s. p. clics.)

A RETENIR
La LIBRAIRIE des DEUX GARES
76, Boulevard Magenta, Paris.
Envoi franco sur demande du Catalogue de Livres.

M^{me} JAHNE MANUCURE, 34, rue de Douai
escalier de dr., au 2^e. (Nom sur porte.)

Soins d'hygiène FRICTIONS. Méthode ang. M^{me} LÉA
32, rue Pigalle, 1^{er}. Dim. et fêtes

BAINS HYGIENE. MANUCURE. PÉDICURE. (Confort
moderne.) 41, rue Richelieu. (Entresol.)

M^{me} Clara SCOTT Soins d'Hyg., Beauté, Manuc. Eng.
spoken. 203, r. St-Honoré (entr.)

HYGIENE MÉTHODE ANGLAISE. Renseig. mondains.
Miss DAISY, 48, r. Dalayrac (entres.) et à 7.

ANGLAIS et PIANO par JEUNE DAME (1 à 7 h.).
JANET, 5, r. Lapeyrière, 3^e face, N.-S.-J. Joffrin.

Miss MAUD MANUCURE ANGLAISE, Soins d'Hygiène.
48, rue Rochechouart (entresol).

HYGIENE Nouvelle installation. BAINS. (2 à 6 h.).
M^{me} ROCCHI, 4, r. Turgot, esc. A, r.-ch. dr.

M^{me} BOYE Experte. MANUCURE ANGLAISE. (Unique
en son genre.) 11 bis, r. Chaptal, 1^{er} à g.

Manucure PÉDICURE. Tous Soins d'Hygiène.
M^{me} HENRIET, 11, r. Lévis (Villiers) et à dom.

Lady EDWIG MANUCURE, SOINS D'HYGIENE
4, r. d. Marché St-Honoré (ap.-midi) Opér.

M^{me} Jane LAROCHE Renseig. artist. et mondains.
63, r. de Chabrol (2^e ét. gauc.)

MARIAGES Relations mondaines, Renseignements.
M^{me} TELLE, 9, rue Brey (Etoile).

Miss THIRTEEN MANUCURE spéc. pour dames. Soins
d'hyg. 31, r. Labruyère, 1^{er} à dr.

PIANO ANGLAIS, FRANÇAIS, par JEUNE DAME.
DELYS, 18, rue Labruyère 2 à 7 h.).

ARIANE BEAUTÉ, SOINS D'HYGIENE,
8, rue des Martyrs, 2^e étage. (1 à 7 h.)

MANUCURE Confort moderne. M^{me} JOUFFRIEAU,
14, rue Manuel, 2^e ét. (10 h. à 7 h.).

JEAN FORT, Libraire-Éditeur à PARIS
71-73, Faubourg Poissonnière, envoie
gratuitement sur demande son dernier Catalogue.



Cupidon lui-même qui, naguère, nous en faisait voir de toutes les couleurs, n'ose plus se montrer que tricolore.